

Lettre à la Riendeau

Daria Colonna

Number 161, Spring 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91058ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Colonna, D. (2019). Lettre à la Riendeau. *Moebius*, (161), 95–105.

lettre à la riendeau

Daria Colonna

La dernière fois que je t'ai vue, tu allais écouter des ami·e·s de Del Busso lire sur la scène du Salon du livre placée en plein milieu de la cafétéria, en plein néon, en plein bruit, en plein best-sellers — la scène la plus glauque que j'ai vue de ma vie. Tu m'as aperçue du coin de l'œil. Tu as marché vers moi, j'étais plus loin, je ne fais pas partie de ton cercle. Tu as sorti ta flasque, tu m'as proposé une gorgée de fort. Ce n'était rien de plus. Le partage d'une flasque. Nous nous sommes reconnues comme ça, je crois. Des femmes qui boivent et qui écrivent.

La première fois que je t'ai vue, je venais d'accoucher. C'était au lancement de *La fatigue des fruits*. J'aurais voulu te suivre après les verres du Port de tête, suivre ta nuit comme pour regagner les miennes, mais j'avais le bébé à combler, mon éternel retour. Je fais le compromis de l'enfant, de l'écriture et de l'alcool. Personne ne sait ce qui se passe au centre de cette mer brisée. Tout l'amour qui y est en jeu.

Je sens cette complicité avec toi sans te connaître. Je t'ai lue. Je t'ai écoutée. Je me demande si je peux me compter dans le *on* qui est le tien, le *on* de la colère. Ce n'est pas

une question simple. Life vs paper. J'ai une vie privilégiée. Je n'ai pas grandi dans la pauvreté. Il y a peu d'années, je croyais savoir ce qui avait créé ma colère, mais aujourd'hui, comment dire, ce n'est plus si clair. Je ne sais pas exactement ce qui m'a rangé du côté de la mort. Je n'ai pas été escortée, je n'ai pas gratté ma peau sur le papier des hommes, je connais ma ouate. Je la détourne avec l'écriture.

Je ne suis pas désespérée. Je ne le pourrais pas.
Là est la limite de mon ingratitude. Écrire, en regard de ça.
Écrire en regard de la ouate.
Comme la mort jouée par une comédienne.
Par vengeance, je crois.

Écrire. En regard de cette colère née d'on ne sait où.
En regard de ta colère à toi.
Dans l'écriture, je ne sais pas,
je crois que je serais plus précisément sombre.
C'est pour ça que ce n'est plus de la colère.
C'est une honte, le rétrécissement de ma colère.

Après les années d'alcool et de coke, j'ai accouché d'un enfant. J'ai recommencé à boire depuis. Ma fatigue dans ces circonstances est déraisonnable, mais pour l'alcool, c'est mieux qu'avant. Mon équilibre tient la route dans la mesure où je ne me fais pas confiance. Comment pourrais-je. Il ne faut pas. Je ne veux plus détruire. Comment pourrais-je, devant l'enfant.

Je cherche quotidiennement ma résilience. Je me demande dans quel hémisphère de mon crâne elle agit comme une pluie d'été pour me redonner la vie après la mort, tous les matins, tous les jours comme ça, un brouillard dans la chaleur étroite et jaune.

L'amour de l'enfant est partout.

La joie est possible, mais le bonheur, chose exigeante s'il en est une, est moins probable.

Les livres seront bien loin derrière, au terme de notre vie.

Nous aurons écrit, et puis quoi encore.

Des mots ingouvernés, et puis quoi encore.

Quand j'y pense, ça me fait un effet de vide, de nausée.

Le vieillissement, voilà ce que nous aurons écrit.

On ne pourrait pas autrement. Ou alors, pourquoi pas, écrire, c'est l'épreuve du vieillissement tout entier.

Le reste, la mémoire des compromis. Ces moments où nous devenons tous un peu flics à notre manière, selon nos peurs et nos tempéraments et nos conditions de vie, je crois que nous pouvons nous y retrouver, disciples de toutes les littératures.

Le devenir flic d'une femme commence par la main sur son ventre.

De même que les mères sont les toutes premières criminelles de chaque vie.

C'est une forme de cohérence.

Et le vieillissement est quelque chose de total, prioritaire.

Tant que nous écrirons, Emmanuelle, les hommes ne nous voleront pas.

Je n'écris plus, depuis la grossesse, de la même façon, à vrai dire. Plus furieuse et longue, enceinte, j'ai écrit avec les yeux dans la terre comme une folle, c'était de la magie. Ou alors c'était le début d'une vie d'écriture. Quand est venu l'enfant, tout a changé encore. Je me suis trouvée sur mon propre chemin, me barrant la route. Je me rencontre souvent depuis, dans le vaste territoire de ma fatigue, avec une casquette de flic, une cocarde et un carnet de notes pour les contraventions, les provisions, l'enfouissement des coffres. Je me rencontre malgré toutes les raisons que j'ai de me dire à une autre fois ma belle.

À une autre fois ma belle, combien de fois depuis. Existe-t-il une paix pour les mères qui boivent et qui écrivent des livres? Je ne sais pas. Pas plus que pour les femmes de la *scarification documentée*, pour reprendre tes mots. À moi de te tendre ma flasque.

Si ce *on* que tu écris existe, et si je peux m'y sentir incluse d'une étrange manière, dis-moi le mot qui à lui seul parlerait de l'ambivalence, de la joie et de la terreur, de l'oubli et de la vivacité sensuelle, ce mot qui décrirait nos visages souriants d'amour sincère. Oui, j'en suis persuadée, nous connaissons l'amour, même si derrière nos paupières voyagent des rats, des pelles, de sombres dépouilles aux visages effacés, des sexes froids. Dis-moi le mot qui dit mieux encore Écrire qu'Écrire.

Nous sommes en vie. Il faudra que la littérature des hommes s'y fasse. Un jour, nous n'aurons plus à être mortes pour être aimées. J'y crois, comme ceux qui croient en Dieu.

Car notre poésie, si différente soit-elle, prend racine dans la peau des choses, nous avons des griffes pour ça,

nous écrivons sur le dos des écoles et des chiffres. Nous avons pour mission d'irréguler la vie. À notre façon. C'est une question de violence sociale aussi. Nous sommes vivantes, que ce soit clair.

Je crois qu'écrire pour les femmes qui boivent est une chance imparable. Parce que même saoules, nous avons cette sobriété à notre portée: l'écriture. On n'en parle jamais, je ne comprends pas pourquoi. L'écriture redresse l'ivresse. C'est capital. Les cris de notre ivresse, tout le monde s'en moque, ils sont faits pour être ignorés, ridiculisés, banalisés. Dans chaque vie dépliée dans les bars, il y a cette époque faite des cris de l'alcool. Mais les cris de l'écriture, eux, effraient les hommes et les femmes. Les hommes en particulier ne tolèrent pas cette violence, c'est pourquoi ils encensent nos livres. C'est un comportement très commun, on dit *self-preservation* en anglais, je crois. Ils font ça, se préserver de nous, ou alors ils attendent que l'on meure pour parler de grandes écritures. Vivantes, ils nous reconnaîtront certains succès, comme un soir ce poète qui m'a dit: « C'est drôle, ton livre a vraiment du succès auprès des adolescents. Bravo! » Mais, Emmanuelle, la vie est ailleurs.

Écrire à partir du plus sombre hémisphère de sa vie.

Oui, mais bien vivantes. C'est possible. Ça se fait.

Dans la joie, même. Ça se fait amplement.

C'est-à-dire, écrire du côté de la vengeance, de la tristesse, de la fatigue.

(De la colère, je ne sais plus. Un jour, peut-être, j'y retoucherai.)

Et se relever mieux, plus joyeuses, paisibles.

Comme médicamentées.

Tous les hommes connaissent la mère défenestrée, celle qui regarde par la fenêtre avec cet air d'avoir donné sa vie. Voilà ce que leur rappelle l'écriture de certaines femmes.

Je suis mère, je redistribue la violence comme ça aussi. Ça n'enlève rien à l'amour. Il n'y a que les enfants qu'on ne regrette jamais. Le reste, comme les poèmes, il faut choisir. Il faut choisir qui sera le flic en chef. Et nous ne laissons personne nous gouverner véritablement, si ce n'est pour le jeu, pour la paix dans le vieillissement des amours et des rôles. Ma résilience maternelle est un subterfuge dont seule ma nuit n'est pas dupe. Toi aussi tu as ton flic à toi. Nous sommes à nous-mêmes ce flic unique, le plus tortionnaire qui soit, et il fait sa loi sur les organes, les mauvaises pensées, la racine des cheveux, tout ce qui démange et la couleur des matins.

On dit toujours que les choses ne sont pas blanches ou noires, mais moi je crois que l'on est toutes prioritairement du côté de la mort ou du côté de la vie. Qu'ensuite, on égrène notre solitude comme des damnées ou alors comme des gestionnaires. Puis. Il y a les histoires de compromis ou, plutôt, de contamination. Être du côté de la vie est sans doute plus difficile, je ne sais pas, il me semble que les choix qu'on y fait sont ceux de la fatigue, qui cernent les yeux pour de quelconques succès, qui rendent psychopathes, alors que du côté de la mort, tous les choix sont ceux de la nuit, il fait toujours plus frais la nuit alors on se préserve comme dans un frigidaire, c'est comme ça qu'on pousse la mort jusqu'aux sourires, comme ça qu'on pousse la mort sur les autres, en espérant qu'ils soient prioritairement du côté de la vie, que leur fatigue puisse s'accommoder d'un fardeau supplémentaire. Dans la mort adorée, on est fatiguées dès la naissance, dès le toucher maternel, on

est ingrates, en somme. Cette ingratitude permet de vivre du côté de l'écriture, en regard de laquelle les amours sont des matériaux, la douleur aussi, la joie aussi, on ne demande pas plus que ça, des outils sensibles pour jouir une fois couchés sur papier ; on n'est pas fréquentables, certainement pas, on est fantasques, arrogantes, il nous manque la reconnaissance d'être en vie, c'est terrible, de se croire à ce point préservées par la fraîcheur de l'alcool.

Je l'ai découvert au secondaire, l'alcool. Pas si jeune, tu me diras. C'était une nuit de la Saint-Jean. Je sais tout de suite que c'est fait pour moi, dès que je pisse dans un buisson du parc Maisonneuve à côté de Félix, à côté du monde entier, je sais que c'est pour moi. Je vais dans ce genre d'école privée où on porte des uniformes et l'alcool aussi en est un, la drogue pareil. C'est comme être dans la gang des Italiens, des geeks ou des blacks à la cafétéria, il y a la gang des buzzés, ceux qui fument des clopes et des joints dans la ruelle pendant les pauses, j'en suis. C'est ça notre uniforme, par-dessus la jupe portefeuille dans laquelle je colle des feuilles blanches avec les réponses de mes examens à l'intérieur, aucun professeur n'aurait eu la folie de dire *Qu'est ce que tu caches sous ta jupe, ma p'tite*, je sais ça, déjà, je l'ai appris de partout, la mauvaiseté de certains hommes, et moi aussi je sais être mauvaise, j'égrène ma solitude comme un chapelet en cherchant des manières de gagner mon confort dans ce monde de couilles. On commence très tôt à prendre de l'ecstasy, c'est venu avec l'album de Lhasa de Sela, *El Desertio* sur l'herbe d'été et les avortements, au début on se touche dans les maisons montréalaises de nos parents qui partent dans leurs chalets «à distance raisonnable», on parle sans cesse, toute la nuit durant, parce que c'est la première fois qu'on se confie sur nos vies mortes,

nos parents méchants ou nos peurs les plus violentes, première fois qu'on se raconte avec une sorte de rage mêlée à de l'amour – c'est une affaire d'enfant, c'est de la pure folie. Où étais-tu, toi, à cette époque-là? À l'époque des raves, le Red Light surtout, à Laval, les chambres d'hôtel, c'est le moment où je commence à fréquenter les dealers, avec eux on ne manque jamais de rien. Je suis celle que la drogue affecte le plus particulièrement et le plus longtemps, j'ai une sorte d'impatience dans la consommation, une envie que ça dure et que ça blesse, comme un contrat. Je ne sais pas ce que je veux devenir, tout le monde parle de devenir quelque chose ou quelqu'un; sauf d'avoir la rage, je n'ai le désir de rien. Il y en a qui prennent une demi-ecstaz puis repartent à trois heures, moi je reste avec les plus excessifs, je reprends une quatrième demie à six heures du matin, une cinquième à neuf heures, puis je vais travailler dans les guenilles de chez Garage avec la gueule ramassée par le fond de teint et le mascara, je conseille des filles sur leur couleur de camisole qu'on reçoit dans des emballages plastiques individuels, des boîtes entières de guenilles colorées et de plastique nauséabond, avec des métiers d'enfants en arrière.

Ma vie, je l'ai eu facile – si facile que de la détruire je me suis faite joueuse –, alors pourquoi me tendre ta flasque? Je cherche ce territoire.

J'aurai trente ans au mois de mai. Mes ami-e-s et moi perdons tous les jours la colère qui nous rendait heureux-ses, solidaires, uni-e-s. Nous cherchons où aller lorsque nous nous retrouvons ensemble. C'est les enfants aussi, ça change tout.

Nous songeons en quelque sorte à nous quitter mutuellement pour éviter de rencontrer trop souvent nos

défaites, nos jalousies qui restent comme des rides sur nos visages. Nous nous aimons parfois par habitude, mais nous nous aimons vraiment.

Si nous perdons notre colère, nous devenons, aussi, plus tristes avec le temps. C'est clair, bien que difficile à admettre puisque la vie entière n'est pas triste, au contraire. Seulement, nous pouvons témoigner des échecs de certaines visions. Déjà, nos projets de beautés, nos désirs politiques, notre innocence dans toute la mauvaiseté du monde, enterrés, là. Nous avons été fantômes, folies, extases, combats, visions, charismes et voix. Nous ne cultivons plus ces choses-là. Nous rentrons progressivement, chacun et chacune, en nous-mêmes, dans le sens d'une perte de lien induite par une envie de confort depuis que nous avons commencé à sentir notre responsabilité face à la laideur et la violence du monde. Induite aussi par la faillite – qui est une lâcheté – de nos espoirs qui étaient, au moment de la belle vie, nos seuls moyens. Nous en étions riches même si nous étions saoul·e·s et gelé·e·s, baisant sans cesse comme s'exerçant à aimer mieux que nos parents endettés.

Il y a mon vieillissement et il y a celui de mes amitiés ainsi que celui du siècle. C'est pour ça que l'écriture est aussi cette épreuve. Je dis vieillissement et non vieillesse parce qu'il ne s'agit pas de l'âge d'or comme d'un pays. Je parle du processus dans lequel je nage depuis la vie des livres, c'est un langage qui pousse ma tête à réfléchir à tout autre chose en présence des gens, absente, évidée. Le vieillissement sera mon chagrin mais aussi ma victoire. Combien de femmes vieillissent entourées, aimées, touchées, je ne sais pas, sans doute très peu. Combien d'écrivaines doivent se tuer pour être lues, reconnues, respectées – je ne sais pas, sans doute beaucoup. Mais l'écriture ne

conduira pas au deuil, ne servira pas de testament, je ne suis pas de celles qui s'enlèveront la vie; ce sera plutôt l'usure, j'écrirai parce que je serai vivante. L'usure alors, oui. J'ose croire qu'au fond de ma demeure il y aura, vers la fin, quelque chose comme un corps patient qui, à force d'écritures, de lectures et d'amours, saura mourir non pas broyé mais coudoyé par des hommes et des femmes dont l'amitié aura redressé la couleur des jours. Il y a, oui, des ouragans qui forcent à demander la paix de l'âme à la bouche d'un pistolet, mais j'ai préféré à tous les coups cette vie de contemplation faite de douleurs chroniques, de maux de cœur et de tête, sans doute de quoi habiter bien injustement la vie puisque les sociétés dites justes ne produisent pas des corps égaux, comme celui du père d'Edouard Louis, comme le tien, le mien ou celui de nos ami·e·s, de nos ennemi·e·s; je traînerai le mien au travers des forêts de mots durs, de jalousies, de baisés et de destructions comptables, mon corps chanceux devenu douloureux, vieillissant, malade, implorant des choses que je ne sais pas encore.

Je ne sais pas exactement ce que nous sommes en train de perdre. Je ne sais pas exactement ce que nous sommes en train de gagner. D'emblée, pardon à la rage pour le métier de vieillir dans un système brisé.

La colère nous a rendues sobres dans l'écriture, toi et moi, d'autres nous disent tranchantes, j'ai envie de répéter, *sobres*. J'hésite encore: est-ce par l'alcool ou par l'écriture que nous nous reconnaissons? C'est au moins dans l'un de ces vastes territoires que nous brûlons sur nos bûchers en nous faisant des signes, Emmanuelle, en brandissant nos flasques, en invitant qui pourra s'y tenir *aux exigences du*

*feu*¹, aux exigences de la terrible sobriété des femmes qui écrivent en buvant.

1. Édouard Louis.